

L'HISTOIRE DU CORPS *Un puzzle en construction*

par Yannick RIPA

« Absent aussi de l'histoire, mais pourtant un de ses lieux », disaient du corps Jacques Revel et Jean-Pierre Peter dans leur contribution à *Faire de l'histoire*. C'était en 1974 et, dans cet ouvrage-clé de la réflexion historiographique, le corps faisait son entrée officielle dans le territoire de l'historien. L'article indiquait des voies à suivre mais, en dépit de l'invitation à s'échapper des mythes et des statistiques de la morbidité qui oubliaient l'humain, perçaient, entre les lignes, des doutes sur la conquête de ce champ : « Le corps est la borne où achoppe et s'arrête le savoir » (1). Angoisses de début de recherches ; cinq ans plus tard, Michelle Perrot, pouvait, dès le titre d'un article, paru dans *L'Histoire*, affirmer : « Le corps a son histoire » (2).

Histoire douloureuse. Ce qu'à travers les archives le corps laisse entendre, ce sont ses cris de souffrance sous les attaques de la maladie aux noms terrifiants de choléra, peste, syphilis... Jacques Revel et Jean-Pierre Peter ne s'y étaient pas trompés, donnant comme sous-titre à leur contribution : « L'homme malade et son histoire ». Corps malade, certes, mais aussi corps géniteur : tel a été le second axe de recherches. Il rencontrait la voie empruntée, le plus souvent par des historiennes, pour retrouver les traces d'un passé longtemps occulté, celui des femmes (3).

(1) Jacques Le Goff, Pierre Nora (dir.) : *Faire de l'histoire*. T. III : *Nouveaux objets, le corps*. Paris, Gallimard, 1974, pp. 227-247.

(2) Cf. *L'Histoire*, 1979, n° 8, p. 81.

(3) Citons pour mémoire : Yvonne Knibiehler, Catherine Fouquet : *L'Histoire des mères du Moyen Âge à nos jours*. Paris, Montalba, 1980, 365 p. Élisabeth Badinter :

Le mode d'approche — la maladie —, la mise en exergue de l'infériorisation de la femme, réputée infirme de par sa nature, ont contribué à bâtir une histoire misérabiliste dont les plus beaux fleurons reviennent à l'histoire de l'obstétrique et de la psychiatrie (1). C'est par le biais d'une histoire de l'hygiène que, depuis les années 1980, on semble s'échapper de cette galerie des horreurs et se souvenir que les corps sans souffrance ont aussi une histoire.

Révéléateur est donc le sous-titre du dernier ouvrage de Jacques Léonard : *Archives du corps, la santé au XIX^e siècle*. Dans le même temps, Claire Salomon-Bayet dirige un ouvrage collectif sur *Pasteur et la révolution pastorienne*, loin du mythe du géant scientifique, vainqueur de la rage (2). La parution de ces deux livres est l'aboutissement d'un chemin sinueux ; elle invite à en retracer les méandres. La longue liste, non exhaustive, des travaux d'historiens auxquels J. Léonard dit être redevable pour définir « l'ancien régime de la santé » indique qu'aujourd'hui, non seulement il est indéniable que le corps a une histoire, mais que déjà sont posés les jalons d'une histoire de cette histoire.

Premier acquis de cette nouvelle histoire ou, plus modestement, de cette nouvelle approche du corps et de la médecine, le refus des panégyriques des scientifiques. La plume de l'historien cesse de célébrer la gloire des grands hommes. *Exit* le bel ouvrage dont la beauté tient davantage de l'esthétique que du contenu, décore les bibliothèques plus qu'il n'enrichit le lecteur. Épuisée, aussi, la veine des études enfermées dans le carcan d'une chronologie des victoires remportées contre les maladies, et qui réduisait une partie de l'histoire des sciences à une histoire des éprouvettes !

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est en cessant de donner dans la biographie que cette histoire s'est humanisée. Elle est devenue sociale. L'un des mérites majeurs des travaux de J. Léonard est bien d'avoir restitué sur la scène de l'histoire le partenaire essentiel, le malade, et d'avoir aussi rendu au médecin sa

L'Amour en plus. Histoire de l'amour maternel (XVIII^e-XX^e siècles). Paris, Flammarion, 1980, 372 p. Edward Shorter : *Le Corps des femmes*. Paris, Le Seuil, 1984, 373 p., et rappelons que ces travaux ont débouché sur des recherches concernant la sexualité, notamment Jean-Paul Aron : *Misérable et glorieuse, la femme au XIX^e siècle*. Paris, Fayard, 1980, 249 p., Danielle Jacquart, Claude Thomasset : *Sexualité et savoir médical au Moyen Âge*. Paris, P.U.F., 1985, 269 p.

(1) Jacques Gélis : *L'Arbre et le fruit : la naissance dans l'Occident moderne, XVI^e-XIX^e siècles*. Paris, Fayard, 1984, 616 p. ; voir aussi « Les maladies ont une histoire », *L'Histoire*, n^o spécial, 74, 1984.

(2) Jacques Léonard : *Archives du corps. La santé au XIX^e siècle*. Rennes, Ouest-France, 1986, 329 p. Claire Salomon-Bayet (Dir.) : *Pasteur et la révolution pastorienne*. Paris, Payot, 1986, 439 p.

dimension humaine (1). Sa vie des médecins de l'Ouest a ouvert la route à des études qui s'intéressent aussi aux êtres humains ; lorsque Pierre Darmon retrace la longue traque de la variole, c'est pour mettre en exergue le rôle des pionniers de la vaccine ; lorsque Pierre Guillaume dépeint la lutte contre la tuberculose, c'est pour mieux souligner qu'elle signifie, pour le malade, le passage du désespoir au salut (2).

En faisant de l'histoire de la médecine une histoire d'hommes, de chair et de savoir, les chercheurs l'ont sortie de son ghetto intellectuel. Parce que « la médecine scientifique n'est jamais une spéculation isolable », parce qu'elle est « la médecine d'un contexte culturel » et aussi « la médecine d'un milieu socio-politique » (3), son histoire tient de tous les registres. Cette constatation, qui nous paraît aujourd'hui une évidence, provoqua une efflorescence de travaux sur le corps, la multiplication des approches auxquelles conviait une palette de sources propres à peindre de couleurs variées ce que désormais on nommerait la France médicale. Tandis que Pierre Morel et Claude Quétel restaient très traditionnels en répertoriant les pratiques asilaires, Yvonne Knibiehler et Catherine Fouquet ne limitaient pas leur étude à une analyse des progrès médicaux, mais montraient que la parole du médecin avait rejailli sur la société dans son ensemble (4) ; elles confirmaient que la médecine se situait entre les pouvoirs et les savoirs et que ses représentants étaient des figures majeures de l'échiquier politique (5).

L'engouement des chercheurs pour l'histoire du corps provient donc, en partie, des liens qu'elle entretient avec l'histoire dite des mentalités. E. Shorter, Ph. Ariès, F. Lebrun, M. Crubellier ont

(1) Voir la thèse de J. Léonard : *Les Médecins de l'Ouest au XIX^e siècle*. Paris, diff. Champion, 1978, 3 vol., ainsi que ses ouvrages : *La Vie quotidienne du médecin de province au XIX^e siècle*. Paris, Hachette, 1977, 287 p., *La France médicale : médecins et malades au XIX^e siècle*. Prés. par J. Léonard. Paris, Gallimard, Julliard, 1978, 290 p., *La Médecine entre les savoirs et les pouvoirs : histoire intellectuelle et politique de la médecine française au XIX^e siècle*. Paris, Aubier, 1981, 386 p.

(2) Pierre Darmon : *La Longue traque de la variole : les pionniers de la médecine préventive*. Paris, Perrin, 1986, 503 p. ; Pierre Guillaume : *Du désespoir au salut : les tuberculeux aux XIX^e et XX^e siècles*. Paris, Aubier, 1986, 384 p.

(3) J. Léonard : *La Médecine entre...*, *op. cit.*, p. 8.

(4) P. Morel, C. Quétel : *Les Fous et leurs médecines, de la Renaissance au XIX^e siècle*. Paris, Hachette, 1979, 302 p. ; Y. Knibiehler : « Les médecins et la nature féminine au temps du Code civil », *Annales ESC*, 1976, n^o 4, juil.-août ; Y. Knibiehler, C. Fouquet : *La Femme et les médecins : analyse historique*. Paris, Hachette, 1983, 333 p.

(5) Sur la répression des déviances du corps et de l'esprit, voir Yannick Ripa : *La Ronde des folles. Femme, folle et enfermement au XIX^e siècle*. Paris, Aubier, 1986, 169 p.

chacun montré, à sa façon, combien la naissance du sentiment de l'enfance est étroitement liée à la protection de sa vie. Quand le corps qui naît est statistiquement voué à disparaître tôt, la sauvegarde de soi exige que l'on ne s'y attache pas. Le règne de l'enfant-roi doit son avènement aux victoires de la médecine. Ce que la médecine arrache aux griffes de la mort, ce sont des êtres humains mais, pour les uns, ce sont des forces productives ; le capitalisme naissant se fait protecteur intéressé de ces corps, là est la source de l'hygiénisme, chapitre obligé de toute étude sur le XIX^e siècle, et l'histoire du corps de basculer dans l'économique. Pour d'autres, ce sont des soldats potentiels, ou d'éventuelles têtes pensantes, à une époque où puissance démographique est synonyme de puissance tout court. Il y a, à coup sûr, du politique dans cette histoire là. Le corps devient un enjeu de pouvoir, l'objectif à atteindre ouvre la voie à une biopolitique fondée autant sur la réalité que sur les fantasmes, telle la syphilisophobie dépeinte par Alain Corbin (1). Cette politique médicale et cette médecine politique passent nécessairement par la lutte contre les préjugés et résistances ; elles choisissent comme terrains privilégiés l'école et l'armée. À ce titre, cette histoire intéresse éminemment le spécialiste de l'histoire de l'éducation. L'école de Jules Ferry est autant une école civique qu'hygiénique. L'étude des programmes souligne ce rôle sanitaire, celui accordé à la gymnastique et à une discipline aujourd'hui disparue après avoir connu une disqualification notoire : l'instruction ménagère. En donnant à la future épouse et mère des rudiments d'hygiène et de conduite alimentaire, l'école veut éduquer les familles et la société. J. Léonard souligne ce rôle et nous rappelle que l'histoire des disciplines l'a jusqu'alors négligé (2). Lieu de diffusion du savoir rudimentaire, l'école est aussi lieu d'acquisition du savoir scientifique et du savoir-faire des auxiliaires dont le XIX^e siècle comprend l'importance (3). Corps éduqué mais aussi corps dépendant de son environnement : de l'eau qu'il boit, du pain qu'il mange, de l'air qu'il respire. En dépit des travaux novateurs de Jean-Pierre Gou-

(1) Alain Corbin : *Les Filles de noces. Misère sexuelle et prostitution (XIX^e et XX^e siècles)*. Paris, Aubier, 1978, 573 p.

(2) Pour les principaux textes réglementaires, programmes et instructions relatifs à l'enseignement ménager, rattaché à l'enseignement technique, voir Thérèse Charmasson, Anne-Marie Lelorrain, Yannick Ripa : *Histoire de l'enseignement technique de la Révolution à nos jours*. T. 1 : 1789-1926. Sous la direction de Th. Charmasson, Paris, INRP et Economica, 1987, 784 p.

(3) Y. Knibiehler (dir.) : *Cornettes et blouses blanches. Les infirmières dans la société française*. Paris, Hachette, 1984, 366 p.

bert et d'Alain Corbin (1), « l'histoire écologique de la santé reste imparfaite » (2).

L'histoire du corps ne peut être que tentaculaire, intéresser les historiens mais aussi les ethnologues, les sociologues, les philosophes, les démographes, les médecins et les psychologues... (3). Les éditeurs l'ont compris ; ils ont créé des collections réservées à cette histoire, telle « Médecin et histoire » chez Laffont. L'objectif de « Médecine et société » chez Payot est clairement défini : « Cette collection interpelle aussi bien les malades et la société, les institutions médicales et les mentalités collectives, dessaisissant en quelque sorte la maladie du statut privilégié qu'elle exerce dans l'ordre médical ». Le terrain de cette histoire ne cesse de s'élargir : gros plan sur le corps des religieuses avec l'analyse d'Odile Arnold, sur la pudeur à travers les temps avec l'ouvrage de Jean-Claude Bologne, sur les larmes avec celui de Anne Vincent-Buffault, sans oublier des études annexes sur les vêtements ou les lieux d'aisance (4). Les lecteurs sans cesse plus nombreux sont friands de ces sujets, car quoi de plus collectif que la mémoire du corps ?

En publiant son dernier ouvrage J. Léonard semble d'abord vouloir répondre à cette tacite demande du grand public. C'est à lui, précise-t-il en introduction, que s'adressent ces « archives du corps ». Le spécialiste y retrouvera, en effet, des thèmes bien connus sur le corps, l'agressivité, la malnutrition ou la bombance... Ce livre n'est donc pas la synthèse que réclame pourtant cette histoire qui souffre d'une absence de cohésion. Selon J. Léonard, il est encore trop tôt pour pouvoir entreprendre un tel travail. L'un des mérites de ce livre est, cependant, d'enchevêtrer les pièces majeures d'un puzzle encore incomplet, de jeter une passerelle entre l'histoire de la médecine et celle de la vie quotidienne, de prendre ce qualificatif dans son acception la plus courante : le quotidien, ce sont les rythmes de vie : lenteur paysanne, torpeur des ronds de cuir, calen-

(1) Jean-Pierre Goubert : *La Conquête de l'eau. L'avènement de la santé à l'âge industriel*. Paris, Laffont, 1986, 302 p. et notamment le chapitre « Le façonnement par l'école », pp. 145-170. A. Corbin : *Le Miasme et la jonquille : l'odorat et l'imaginaire social, XVIII^e-XIX^e siècles*. Paris, Aubier, 1982, 334 p.

(2) J. Léonard : *Archives du corps*, op. cit., p. 149.

(3) Il est inutile de vouloir établir une liste des études. Deux noms dominent par l'impact de leurs travaux dans leur discipline et au dehors d'elle, ceux de Françoise Loux et de Michel Foucault.

(4) Odile Arnold : *Le Corps et l'âme. La vie des religieuses au XIX^e siècle*. Paris, Le Seuil, 1984, 373 p. ; J.C. Bologne : *Histoire de la pudeur*. Paris, O. Orban, 1986, 375 p. ; Georges Vigarello : *Le Propre et le sale : l'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*. Paris, Le Seuil, 1985, 290 p. ; A. Vincent-Buffault : *Histoire des larmes*. Paris, Rivages, 1986, 259 p. ; Philippe Perrot : *Le Travail des apparences ou les transformations du corps féminin, XVIII^e-XIX^e siècles*. Paris, Le Seuil, 1984, 280 p.

drier de la nature remplacé par un temps moderne où la pédagogie est au diapason, « time is money » et l'heure officielle ! Et le chercheur de découvrir que l'histoire de l'horlogerie rejaillit sur celle du corps.

L'ouvrage souligne ainsi le poids de l'environnement sur la santé. Il met bas le mythe rousseauiste de la vie campagnarde. Si l'air extérieur est pur, les habitations rurales obligent à supporter un air confiné, une intimité avec les animaux, synonyme de charbon et de gale. L'idéalisation du milieu rural s'est faite par opposition : l'explosion de la population urbaine signifie crise du logement, air vicié, surtout en des points critiques (lieux d'aisance, chantiers d'équarrissage, hôpitaux), manque d'eau. J. Léonard analyse les réponses des gouvernants et des autorités médicales qui s'attachent à travailler tant sur le matériel (création d'égoûts, contrôle de l'eau) que sur le mental (cours d'hygiène).

L'homme est en contact avec le monde qui l'entoure. Autre évidence. Mais ce contact est médiatisé, déformé par des sens parfois diminués. Le XIX^e siècle offre des palliatifs à leurs déficiences. En 1881, le ministère de l'Instruction publique crée le premier cours d'hygiène de la vue des écoles. L'aide aux sens est aussi prophylactique : tout un discours se construit sur la fatigue oculaire que provoque la lecture et sur les effets négatifs de l'alcool. La lutte contre l'alcoolisme est tardive : ce n'est qu'en 1903 que se tient le premier congrès national contre ce fléau. Lutte difficile car la consommation de l'alcool était réputée salubre, les difficultés d'adaptation au milieu urbain et industriel en avaient fait, au cours de ce siècle, un « opium du peuple ».

Voilà bien ce qui, dans ce livre, retient l'attention : la relecture d'évidences, la mise en liaison pertinente de connaissances banales. Ainsi, rappelle-t-il que la naissance du vélocipède, de l'éclairage, du téléphone ou du réveil-matin instaure un nouveau régime des bruits et des images ; il s'interroge sur la signification de la résistance du petit peuple à se plier aux nouvelles normes hygiéniques : ne peut-on interpréter cette « prédilection scatologique » comme un moyen détourné de braver la bourgeoisie ? Quelle responsabilité l'enseignement d'une histoire qui insiste sur l'héritage des Gaulois, peuple intrépide, querelleur, dont hérite le coq emblématique, porte-t-il dans la valorisation, surtout masculine, de la bagarre dans l'ancienne France ?

Nous comparions, précédemment, la construction de cette histoire du corps à celle d'un puzzle. On le voit, et le livre de J. Léonard le confirme, parti d'un objet aux limites précises — la médecine — il s'est enrichi de pièces sans cesse plus diverses ; il semble parfois difficile de les relier entre elles pour obtenir un tableau homogène. On reste insatisfait devant cette histoire éclatée.

La parution du livre de C. Salomon-Bayet vient nous rassurer, en affirmant qu'on peut, qu'on doit refuser le cloisonnement des recherches et des domaines. La première qualité de cet ouvrage est d'avoir tiré parti de sa nature collective, si souvent décriée en France, pourtant si banalisée ailleurs. C. Salomon-Bayet a indiqué d'emblée que les travaux interdisciplinaires doivent s'enrichir, que les sciences sont « un théâtre de convergence » et que, tirant la morale de la leçon braudélienne, une histoire digne de ce nom ne peut être que globalisante.

Cet ouvrage est une suite de refus : celui des idées toutes faites sur le génie de Pasteur dont les travaux viennent s'inscrire dans la continuité d'un nouvel ordre médical, produit par le XVIII^e siècle ; sur l'accueil réservé aux découvertes des laboratoires : J. Léonard étudie les résistances qui ne se situent pas seulement dans les provinces obscurantistes, mais aussi au cœur de l'intelligentsia.

La révolution pastoriennne ne mérite cette dénomination qu'en raison de la diffusion de la microbiologie hors des laboratoires et de la mise en pratique des modes d'hygiène qu'elle implique. Bien avant d'être officiellement baptisée, en 1878, la microbiologie rejail- lit sur le quotidien. Son action est préparée par l'hygiénisme de la première moitié du XIX^e siècle. Bernard Lécuyer insiste sur la naissance concomitante de la médecine de l'environnement et de la clinique. Elle se fonde sur la multiplication des enquêtes sociales qui fournissent des arguments statistiques imparables aux néo-hippocratiques unis par leur croyance en l'aérisme, théorie qui désigne l'air comme responsable de la majorité — si ce n'est de la totalité — des maux.

Pour cesser de n'être que débats théoriques, l'hygiénisme doit s'appuyer sur des structures institutionnelles. B. Lécuyer étudie le nouvel ordre médical. Après le vide créé par les révolutionnaires qui ont aboli, au nom de la libre concurrence, l'ancien régime médical, la bourgeoisie, inquiète de l'anarchie et de l'absence de rigueur scientifique, réclame une réforme. Le maître d'œuvre en est Fourcroy qui institue trois écoles de santé à Paris, Montpellier, Strasbourg. Ainsi, dès avant la révolution pastoriennne, il est clairement posé qu'il n'est de transformation médicale possible que par la mise en place d'un réseau de lieux d'étude (le Bureau de la statistique) et de diffusion (Institut national de France). Les institutions d'enseignement et de recherche, les journaux scientifiques (*Annales d'hygiène publique et de médecine légale*) deviennent les hauts lieux de cette bataille contre la maladie dont on refuse désormais la fatalité. Ces lieux de diffusion sont aussi terrains de débats, voire de querelles, telle celle qui oppose contagionnistes et infectionnistes, et que retrace B. Lécuyer.

J. Léonard insiste, lui aussi, sur le rôle des institutions d'enseignement dans la révolution pastorienne ; cette charge est voulue par l'État qui stimule l'essaimage de la recherche. Profite de cette révolution le pharmacien. Viviane Thévenin affirme qu'il y gagne en reconnaissance et en notabilité ; le pharmacien « sera savant ou ne sera pas ». Le caractère original de l'adoption du pastorisme par les pharmaciens est de ne pas se calquer sur celle des médecins. L'introduction se fait par l'intervention d'« hommes-relais » ; l'auteur la qualifie de « rapide, ponctuelle et complète » : elle se fait dans le cadre d'un relèvement du niveau des études, officialisé par des réformes qui s'échelonnent de 1871 à 1919. Avec la contribution de Robert Carvais, on aborde le problème que pose la société pastorisée. Si le coupable — le microbe — est désigné, celui qui le protège volontairement ou involontairement n'est-il pas lui-même coupable ? Ainsi naît la notion aujourd'hui banale de responsabilité médicale. Elle introduit le juridique dans le médical et fait vaciller le pouvoir du médecin qu'un savoir, auréolé de la vérité scientifique, protégeait jusqu'alors.

Dans l'histoire du corps, il existe un avant et un après Pasteur ; c'est sans doute parce que cette stratégie de l'invisible bouleverse, au XIX^e siècle, le rapport au corps, que les historiens ont essentiellement travaillé sur ce siècle du passage de l'Ancien au Nouveau Régime de la santé et que ce livre s'arrête au lendemain de la Première Guerre mondiale.

Cet ouvrage fera date. C. Salomon-Bayet ne se contente pas de réfléchir sur la nature de l'histoire des sciences, elle propose une première application de cette réflexion. Ainsi, lorsque l'auteur paraphrase François Furet en intitulant le premier chapitre « Penser la révolution pastorienne », il ne faut pas voir là un jeu de mots, mais une déclaration de foi méthodologique et une invitation à suivre la nouvelle voie désignée.

Yannick RIPA
Service d'histoire de l'éducation